

Vivre quand le corps fout le camp !

ONT PARTICIPÉ À CET OUVRAGE

Michel Billé
Gérard Dabouis
Martine Derzelle
Hélène Genet
Olivier Haralambon
Didier Martz
Christian Noorbergen
Élisabeth Quignard
Bertrand Vergely

Sous la direction de
Christian Gallopin

Vivre quand le corps fout le camp !

 érès

Ont collaboré à la relecture et à la coordination de l'ouvrage :
Christian Gallopin, Christian Noorbergen et Daniel Terral.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration de couverture :
Jean Rustin, *Femme debout*, 2004.

Illustrations intérieures :
Dessins de Jean Rustin, mine de plomb
et crayons de couleur sur papier, 2008.

Remerciements à Jean Rustin, Maurice Verbaet et Charlotte Waligora,
Fondation Jean Rustin, 1 impasse Berthaud, 75003 Paris.
www.rustin.be

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3188-4
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Avant-propos.....	13
<i>Christian Gallopin</i>	
Sous la pénombre des pages blanches.....	17
<i>Christian Gallopin</i>	
Récit alphabétique ou dictionnaire médico-amoureux.....	19
<i>Hélène Genet</i>	
Michaux ou la précarité vitale.....	37
<i>Christian Noorbergen</i>	
« Et ce que je redoute m'arrive... ».....	43
<i>Michel Billé</i>	
Emboîté.....	63
<i>Christian Gallopin</i>	
Tension et dispersion.....	67
<i>Olivier Haralambon</i>	
Labyrinthes têtus.....	87
<i>Christian Gallopin</i>	

Variations.....	89
<i>Didier Martz</i>	
Le vrai jeu, le seul.....	111
<i>Christian Gallopin</i>	
« Vieux corps, ou corps de vieux ? ».....	115
<i>Michel Billé</i>	
Avant-poème jaune.....	131
Poème jaune et ordinaire.....	132
<i>Christian Gallopin</i>	
Vieillir et devenir.....	135
<i>Élisabeth Quignard</i>	
Vieux au porte-manteau.....	149
<i>Christian Gallopin</i>	
Répondre ?... ..	153
<i>Hélène Genet</i>	
L'art est l'abîme de nos affects.....	165
La part d'ombre.....	166
<i>Christian Noorbergen</i>	
Sur les chemins de Dante.....	167
<i>Christian Gallopin</i>	
Collés à vie.....	181
<i>Christian Gallopin</i>	
L'acteur, le citoyen et le témoin.....	183
<i>Bertrand Vergely</i>	

Espoir des espérés.....	221
<i>Christian Gallopin</i>	
La mort du funambule.....	223
<i>Christian Gallopin</i>	
Nuit de bois.....	239
<i>Christian Gallopin</i>	
Le « bio-psycho-social » comme fiction ou la « subjectivité sans sujet » des soins palliatifs.....	241
<i>Martine Derzelle et Gérard Dabouis</i>	
Zéro pointé.....	253
<i>Christian Gallopin</i>	
Présentation des auteurs.....	255

*J'ai vu l'homme.
Je n'ai pas vu l'homme comme la mouette,
Vague au ventre, qui file rapide sur la mer indéfinie.
J'ai vu l'homme à la torche faible, ployé, et qui cherchait.*

Henri Michaux,
« *Ecce Homo* », *Épreuves, Exorcismes*.

« Les hommes et les femmes nus ne se rencontrent pratiquement jamais dans la vie habituelle – sauf en quelques situations remarquables liées à l’amour, à la maladie, à la solitude, à la folie, à la mort – et cette énumération suffit à donner toute sa force au concept du corps nu. [...] J’ai conscience qu’il y a derrière ma démarche d’aujourd’hui, derrière cette fascination du corps nu, vingt siècles – et bien plus – de peinture, surtout religieuse. Vingt siècles de Christs morts, de martyrs torturés, de révolutions sanglantes, de massacres, de rêves brisés, et que c’est bien dans le corps, dans la chair que finalement s’écrit l’histoire des hommes et peut-être même l’histoire de l’art. »

Jean Rustin



*Pourtant derrière ce gris
Il y a ce bleu farouche*

*Et
N'attendent de nos bouches
Qu'un souffle enfin uni*

Christian Gallopin

Christian Gallopin

Avant-propos

« **Vivre quand le corps fout le camp !** »

Voilà bien une interpellation qui résonne non seulement dans le Landerneau médical mais, pour tous, au son du bruit de fond de l'actualité et de ses soubresauts médiatiques et politiques. Bien entendu, toutes les déclinaisons autour des questions d'euthanasie, de suicide – assisté ou non –, d'obstination médicale déraisonnable, la convoquent. Mais, au-delà... Au-delà de tout ce qui touche de près ou de loin aux secteurs dits « de la santé », pour la société tout entière, c'est bien du regard porté sur le corps qu'il est question. Cette société qui est nôtre prétend-elle encore – l'a-t-elle jamais prétendu ? – non seulement prendre soin mais simplement prendre en considération des corps meurtris, des corps disloqués, des corps handicapés, des corps tumoraux et/ou maladifs, des corps vieillardisés, des corps empêchés, bref des corps monstrueux aux formes plus ou moins tourmentées... Des corps hors la norme ? Hors la norme du beau, du jeune, de l'actif, du rentable, entre jogging libéral – à Versailles plutôt qu'à la Bastille – et bling-bling détestable...

Vulnérabilités et fragilités corporelles peuvent-elles encore prendre sens dans un monde d'apparences, de surfaces ? Surfaces rigides, lisses et efficaces. Comment ? Pourquoi ? Au nom de quelle(s) espérance(s) peut-on encore habiter,

endosser, s'abriter d'un corps défaillant ? L'ancien et toujours nouveau débat, opposant monisme et dualisme – ainsi que les rapports âme/corps –, se trouve du même coup ici réactivé. L'impératif pseudo-moniste des neurosciences n'est-il pas principalement appliqué à la déconstruction des spiritualités de toute obédience ? Il retentit de nos jours dans tous les champs sociétaux. Le champ du prendre soin bien sûr, mais aussi dans celui de l'éducation, de l'enseignement, sans oublier les sphères socioprofessionnelles et politiques, juridiques même. Partout le dieu de la matérialité est occupé à sonner le glas des anciennes utopies spirituelles. La moindre parcelle de transcendance est indécente. Pire, elle est devenue obscène !

Voir un peu plus que l'homme dans l'homme semble n'être désormais rien qu'une anomalie relevant de la cure ophtalmologique. Et, le corps ainsi esseulé, mais brillant de tous ses feux, se doit de répondre, tel un miroir aux alouettes, aux incantations jeunistes et utilitaristes – pour ne pas ajouter sportives, dynamiques et réjouies (n'oubliez pas, dimanche matin, de répondre à la convocation de votre coach pour une redynamisation sur le terrain de paint-ball !) – ou bien d'abdiquer et de disparaître, mais sans choquer. Dépecé peut-être, mais certainement pas exposé, le corps semble devoir aujourd'hui montrer une image esthétiquement correcte – et cette « correction » de l'esthétique n'est pas innocente ! Ne cherche-t-on pas résolument à ce que le corps autre, a-normal et embarrassant soit enlevé, gommé de notre monde par un nouvel aigle prométhéen qui, cette fois, ne laissera rien repousser, et certainement pas ce foie sanglant et effrayant – image de nos entrailles fumantes – ouvert aux quatre vents, jeté aux yeux de la figure de tous ? Point de corps assassiné, point d'assassinat. Plus de corps bouleversé, plus de souffrance. Du moins pourrions-nous le croire ! On essaie de nous le faire croire. Nous souhaiterions tant y croire !

Une journée de recherche clinique dont l'objet fut justement de penser autour de cette injonction dérangeante : « Vivre quand le corps fout le camp ! » a eu lieu le 17 octobre 2009 à Troyes dans le cadre du Colloque régional soins pal-

liatifs de Champagne-Ardenne. Ce temps de réflexion fut construit dans la perspective d'explorer certains de ces territoires, aux confins des dedans de l'humain, à l'aune de regards croisés, philosophiques et anthropologiques, sociologiques, médicaux et psychologiques, mais également à partir de l'œil de l'artiste, du peintre, du poète ou de l'écrivain. Quelle place dans notre monde pour l'homme ? Quelle place pour l'autre – l'autre et moi, l'autre moi – affublé qu'il est ou qu'il sera d'un corps en déroute, pour le moins d'un corps déroutant ? Si, comme le dit le Zarathoustra de Nietzsche, « l'homme est une corde tendue, entre l'animal et le surhumain, au-dessus de l'abîme », mieux vaudrait pour lui s'enquérir de son irréductible humanité, de sa part d'ombre et de bestialité aussi, et d'assurer peut-être un peu plus la posture du funambule, car rien n'est plus fascinant que l'abîme.

L'enjeu d'une journée de recherche clinique se pose également en termes de traces, et bien évidemment de traces écrites. Ce, afin d'éviter que l'ensemble des réflexions autour des problématiques abordées ce jour-là ne restent paroles en l'air et ne disparaissent à travers ce mécanisme propre à l'humain, celui de l'oubli. Chacun des intervenants, d'autres dans la salle, furent conviés à collaborer à l'œuvre écrite de cette journée de travail à partir des regards différents sur le thème complexe et tellement actuel du « corps qui fout le camp » et de ses éventuelles capacités à vivre malgré tout. Nous n'avons cependant pas voulu que l'art soit en reste et de côté ; nous avons invité la poésie d'Henri Michaux à cette journée, la poésie méritait d'être invitée à nouveau. Les textes des différents auteurs seront donc prolongés, interrogés, soulignés, parfois violentés par des intermèdes poétiques. La peinture de Jean Rustin, miroir sans tain sur le réel, viendra bousculer et accompagner nos fantasmes les moins avoués. Il est peut-être temps que la littérature et l'art ne soient plus remisés au placard des formes inutiles. Si l'aide-soignant, l'infirmier, le chirurgien, le médecin rencontre le corps de l'autre de l'extérieur, l'artiste, lui, pénétrant, voyageant à travers les dedans, y ressent l'essentiel...

Christian Gallopin

Sous la pénombre des pages blanches

Version encore à peu près blanche

Peut-être écrire alors une longue page blanche
Où chaque mot sombrerait en lettres translucides

En transe lucide

Écrire à l'encre antipathique des mots d'homme
Pour les fous

Écrire à l'encre sympathique des mots fous
Pour les hommes

La main à la remorque d'une plume
La main plumée
Remorquée

Écrire à l'encre blanche pour ne pas les blesser
Des mots inaperçus
Des phrases innocentes
Blanches

Surtout ne pas cerner leurs pupilles béates
Au rouge vif sanguin des passions écarlates
Et ne pas faire pleuvoir aux paupières rougies
Rester blanc, sec et mat
Rester incultivable

Rester masqué sans masque
 Masquer avec son vrai visage
 Préférer toujours un loup de transparence
 Au sombre regard des soirées vénitienes
 Avancer caché à visage découvert
 Qui serait dupe d'une face masquée de noir
 Comme le bandeau au front ceint l'œil d'un condamné ?

Ou bien alors mettre un masque sur le masque
 Apparencer le masque
 Voiler
 Voiler le voile en fait
 Voilà bien la meilleure esquivé
 Poser son âme sur la table en verre
 Blanc sur blanc
 Trait sur trait

Pourtant

La vie renverse les hommes
 Et les poussières du sablier mêlées aux larmes
Les effacent

La vie les éclabousse
 Elle les écume
 Blanchit leurs tempes

Elle gomme les hommes
 En finissant par les cheveux

Pourtant

C'est bien cela qui se cache sous les tâches
 Sous les taches d'encre des pages blanches
 Sous la pénombre des pages blanches

De la poussière, des larmes

Des hommes effacés

Ombres et blancs

Hélène Genet

Récit alphabétique ou dictionnaire médico-amoureux

Accouchement et mort

État du corps sens dessus dessous, séisme de la chair, passage : il s'agit rien de moins que de donner naissance à l'autre, désincarcération, vie nouvelle. Le désir à son comble, en même temps que l'angoisse, délivrance où l'on rencontre la mort. La mort n'est ni le terme ni le contraire de la vie, elle en est la matière. On donne la mort en même temps que la vie, et quelquefois elle vous saute à la gorge. Je marche dans le soleil d'hiver, dans le parc décharné et étincelant, je laisse les contractions monter, comme la mer se forme, je veux vivre cet accouchement. Je suis seule et vautrée sur une table, lumières blafardes, très vite le corps se démonte, plus de maîtrise possible, alors je décide de me laisser traverser par la douleur, j'abandonne toute résistance : il ne s'agit plus de moi. Un célèbre obstétricien arrive précipitamment et veut peser de son poids sur mon ventre. Devant mon refus, il s'insurge : « Vous ne voulez pas accoucher toute seule non plus ? » Bien sûr que j'accouche seule, et c'est peut-être ce qu'il ne veut pas, il m'a suivie de si près, il a tant d'expérience. J'accouche d'un enfant inerte et gris, « en état de mort ».

Amour et savoir

Rencontre éblouissante, ravissement devant la beauté de mon enfant, perfection de ses traits, présence abandonnée. Samuel. Je vis tout contre lui, mon visage posé sur sa table de réanimation, je sais ses souffrances, je les détecte dans ma propre chair. L'amour est ce savoir. Je prolonge mon enfant, je suis sa voix confisquée par les tuyaux. On aurait pu me réduire au silence, m'asservir à la science, mais il y avait le professeur Morville, d'une humilité clairvoyante et rare : « Nous ne pouvons pas faire grand-chose, c'est vous qui savez. » Oui, j'en sais long ; à partir de maintenant il faudra m'écouter : je monte la garde de son corps écartelé. Je devinerai la perfusion qui a diffusé avant de découvrir la jambe nécrosée. Je saurai d'un regard évaluer son taux exact d'oxygénation. Je résisterai aux aspirations à répétition, aux soins et au gavage en plein sommeil, aux perfusions inutiles, aux protocoles et aux habitudes tellement invasives de l'hôpital. L'amour donne cette force de contradiction, précieuse, salutaire. Il y en a qui croient que ce sont les machines qui sauvent et qui font vivre.

Branchements et corps

Les capteurs reliés au scope qui mesure les battements du cœur, les mouvements respiratoires, le bracelet de saturation qui enregistre le taux d'oxygène, le matériel d'intubation qui s'enfonce jusqu'aux poumons, la sonde d'alimentation qui passe par le nez et descend dans l'estomac, la perfusion dans le bras, le maillage du crâne pour les électro-encéphalogrammes, cheveux électriques pris dans l'épaisse pâte grise. Autant d'écrans, autant d'alarmes, autant de sujets d'inquiétude. Nourrisson immobile et silencieux, écartelé sur sa table, éparpillé dans les tubes et le métal, privé de l'enveloppe de mes bras. Il y a quelques heures, quelques jours, tu vivais recroquevillé à l'abri de mon ventre. Peut-on imaginer trans-